

Elle se détourna et fit quelques pas pour réprimer son émotion : puis revenant, elle me montra un siège, s'assit elle-même sur le marchepied de la bibliothèque, et me dit :

— Il faut que je vous explique mon père !

Elle se recueillit pendant une demi-minute ; puis parlant avec une expansion qui ne lui est pas habituelle, hésitant et rougissant sensiblement toutes les fois qu'elle allait prononcer un mot qui pouvait paraître un peu trop sérieux pour une bouche si jeune :

— Mon père, poursuivit-elle, est mort des suites d'une blessure qu'il avait reçue à Patay. C'est vous dire qu'il aimait son pays, mais il n'aimait pas son temps. Il avait au plus haut degré l'amour de l'ordre, et il ne voyait plus d'ordre nulle part. Il avait l'horreur du désordre, et il le voyait partout ; dans ces dernières années notamment, toutes ses croyances, tous ses respects, tous ses goûts étaient froissés jusqu'à la souffrance par tout ce qui se faisait, par tout ce qui se disait, par tout ce qui s'écrivait autour de lui. Profondément attristé des choses du présent, il s'habitua à se réfugier dans le passé ; le XVII^e siècle lui offrait plus particulièrement l'espèce de société où il aurait voulu vivre, une société bien ordonnée, polie, croyante et lettrée. Il aimait de plus en plus à s'y enfermer. Il aimait aussi de plus en plus à faire régner dans sa maison la discipline morale et les goûts littéraires de son siècle favori... Vous avez même pu remarquer qu'il poussait cette prédilection jusqu'à la curiosité du cadre et du décor... Vous pouvez voir par cette fenêtre les allées rectilignes, les broderies de buis, les ifs et les charmillles taillés de notre jardin... Vous pouvez voir que nous n'avons dans nos plates-bandes que des fleurs du temps... des lis... des pentecôtes... des roses trémières... des jalousies... des œillets... enfin ce qu'on appelle des fleurs de curé... Nos vieilles tapisseries en verdure sont également de l'époque... Vous voyez aussi que tout notre mobilier, depuis les armoires et les buffets jusqu'aux consoles et aux fauteuils, est du style Louis XIV le plus sévère... Mon père n'appréciait pas les recherches raffinées du luxe moderne... Il prétendait que ce confortable excessif amollissait les âmes comme les corps... C'est pour cela, Monsieur, ajouta la jeune fille en riant, que vous êtes si mal assis chez nous... Oui... naturellement... Vous allez me dire qu'il y a des compensations... C'est très bien !

Puis reprenant sa gravité :

— C'est ainsi que mon père essayait de se donner même par l'aspect et l'arrangement matériel l'illusion de l'époque où sa pensée se complaisait... Pour moi, Monsieur, ai-je besoin de vous dire que j'étais la confidente attendrie de ses tristesses, la confidente indignée de ses dégoûts, la confidente charmée de ses consolations ?... C'est ici même... au milieu de ces livres que nous lisions ensemble, et qu'il m'apprenait à aimer... c'est ici que j'ai passé les heures les plus douces de ma jeunesse. Nous nous exaltions tous deux en commun sur ces temps de foi et de vie paisible, sur les loisirs heureux et sûrs, le pur et beau langage français, le goût délicat, l'urbanité noble qui étaient alors la marque et l'honneur de notre pays... et qui ont cessé de l'être...

Elle se tut, comme un peu confuse de la chaleur qu'elle avait mise à ses dernières paroles.

Je lui dis alors, uniquement pour dire quelque chose :

— Vous me rendez compte, Mademoiselle, d'une impression que j'ai souvent ressentie chez vous, et qui prenait, par moments, l'intensité d'une véritable hallucination,

fort agréable, du reste. L'aspect de votre intérieur, le style, le ton et la tenue de la maison me transportaient si bien à deux cents ans en arrière, que je n'aurais pas été très surpris d'entendre annoncer à la porte de votre salon : Monsieur le Prince... madame de la Fayette... ou madame de Sévigné elle-même.

— Plût au Ciel ! dit mademoiselle de Courteuse... Mon Dieu ! Monsieur, que j'aime ces gens-là ! Quelle bonne compagnie ! Comme ils se plaisaient aux choses élevées ! Comme ils valaient mieux que notre monde d'à présent !

Je voulus essayer de calmer un peu cet enthousiasme rétrospectif, si préjudiciable à mes contemporains et à moi-même :

— Mon Dieu ! Mademoiselle, lui dis-je, le temps que vous regrettez avait assurément des mérites rares et que j'apprécie comme vous... Mais encore faut-il se dire que cette société si régulière, si bien équilibrée, si choisie en apparence, avait en dessous, tout comme la nôtre, ses tristesses et ses désordres... Je vois ici beaucoup de mémoires de cette époque, je ne peux pas savoir au juste ceux que vous avez lus... et ceux que vous n'avez pas lus... et j'éprouve par conséquent un certain embarras...

Elle m'interrompit :

— Oh ! Monsieur, me dit-elle simplement, je vous comprends très bien... Je n'ai pas lu tout ce qui est ici... mais j'en ai lu assez pour ne pas ignorer que mes amis de ce temps-là avaient, comme les gens d'à présent, leurs passions... leurs faiblesses... leurs égarements... Mais, comme le disait mon père, tout cela se passait sur un fond sérieux et solide qui se retrouvait toujours... Il y avait de grandes fautes, mais de grands repentirs... Il y avait une région supérieure où tout ramenait, même le mal...

Elle avait beaucoup rougi : elle se leva un peu brusquement de son marchepied.

— En voilà bien long ! dit-elle. Pardon, je ne suis pourtant pas très bavarde... C'est qu'il s'agissait de mon père, dont je voudrais que la mémoire fût chère et vénérable à tout le monde comme à moi !

C'était la première fois que mademoiselle Aliette me tenait un langage qui semblait s'adresser à un ami plutôt qu'à un passant. Je me ferai plus dur que je ne suis si je n'avouais pas que j'en fus touché, quoiqu'en même temps un peu effrayé : car il y avait incontestablement dans les idées et dans les sentiments que cette jeune fille m'exprimait, comme une nuance de douce folie héréditaire.

Quelques jours plus tard, c'était hier, je devais être mis, et mon oncle avec moi, à une épreuve plus difficile. Nous avions diné à Varaville, nous nous étions proposés, mon oncle et moi, de nous retirer presque immédiatement après le dîner, afin de respecter les habitudes patriarcales de la maison. Mais la beauté de la soirée nous ayant retenus assez longtemps dans le jardin, il était dix heures et demie quand nous rentrâmes au château pour prendre congé de l'amiral, lequel n'avait pu nous suivre, ayant un peu de goutte. Au même instant, une cloche sonna avec éclat, et presque aussitôt les domestiques du château et de la ferme entrèrent silencieusement et processionnellement dans le salon. Comme mon oncle me regardait d'un œil atterré, madame de Courteuse s'avança :

— Vous voudrez bien, n'est-ce pas, Messieurs, nous dit-elle, prendre part à notre prière du soir ?

Mon oncle s'inclina et je m'inclinai. Nous primes cha-